Ami du Clergé du 8 mai 1952

Deuxième partie : **PRÉDICATION**

SOMMAIRE

Plans d'instructions dominicales. — **XVI.** Fête de l'Ascension : La Prédication de l'Evangile, 165. — **XVII.** Dimanche dans l'octave : Les souffrances des Apôtres, 165. — **XVIII.** Pentecôte : L'amour de Dieu, 166.
Communions solennelles. — II. Portez fièrement le flambeau de la foi, 167.
Mois de Marie de N.-D. de Fatima. — B) Titres et enseignements de Notre-Dame : **XII.** N.-D. des Douleurs, 169. — **XIII.** N.-D. du Carmel, 170. — **XIV.** N.-D. de la Paix, 172. — **XV.** La Reine du Monde, 173. — **XVI.** N.-D. du Portugal, 175. — **XVII.** Fatima et la Russie, 176. — **XVIII.** N.-D. de Fatima et N.-D. de Lourdes, 178. — **XIX.** Fatima et la Salette, 180.

PLANS D'INSTRUCTIONS DOMINICALES

XVI
Fête de l'Ascension

Sur l'Evangile (Marc, XVI, 14-20)

LA PRÉDICATION DE L'ÉVANGILE

Quand le Christ quitta la terre, il y resta invisiblement présent dans son Eglise, qui continuera son œuvre ; et même, il valait mieux qu'il s'en allât (Jo., XIV, 28). Mais il faut que les Apôtres partent évangéliser le monde.

I. — *Mission des Apôtres*

a) Ils reçoivent un ordre formel de N.-S. (Act., I, 8) ; les Anges le leur rappelle dès que le Christ est monté au ciel (Act., I, 11). Ils comprendront de mieux en mieux l'urgence de ce devoir (Act., IV, 20). Quoi qu'il leur en coûte, ils ne tairont plus leur prédication (Act., IV, V, VI). Les *Actes des Apôtres* nous en donnent le récit détaillé.

b) A qui doivent-ils prêcher ? « A tous » : donc sans distinction d'âge, de sexe, de culture, de classe sociale ; « à travers le monde entier », donc sans omettre personne, et sans être arrêtés par aucune barrière nationale.

c) Que doivent-ils prêcher ? la « bonne nouvelle », la grande nouvelle, celle que saint Paul appellera le « mystère », le grand secret de Dieu enfin révélé et surtout réalisé (Col., I, 25-28) : le monde, et donc chaque homme s'il veut bien croire, est sauvé par Jésus.

d) Comment les croira-t-on ?
— il faut d'abord que les Apôtres eux-mêmes aient foi en ce qu'ils prêchent : aussi N.-S. leur fait-il un sérieux reproche de leur incrédulité toute récente ;
— Dieu accompagnera de signes indubitables leur prédication si nouvelle et si bouleversante ; ces miracles seront comme leurs lettres de créance.

II. — *Mission des chrétiens*

Après la mort du dernier des Apôtres, il faut que leur œuvre continue : comment les hommes arriveront-ils à la lumière de la foi, si on ne la leur prêche pas, demandait saint Paul ? Evidemment, fonction propre et obligation stricte pour les successeurs des Apôtres : évêques, et leurs auxiliaires, les prêtres. Mais cette nécessité atteint également tous les chrétiens.

a) Obligation de l' « apostolat » (ce terme est bien expressif = continuation de l'œuvre des Apôtres) : rappelée depuis le temps du Christ, et encore de nos jours par le Souverain Pontife et les évêques.

b) Le chrétien doit vouloir communiquer la science du salut à tous sans distinction, spécialement à ceux qui lui sont le plus proches dans la vie familiale et sociale, notamment à ceux qui sont le plus éloignés de la voie du salut ; ce sont en général les plus déshérités humainement. Bien rappeler cette obligation ; ne pas distinguer entre personnes, amis ou ennemis, concitoyens, etc.

c) Que prêcher ? — le Christ vivant dans son Eglise. Il est prouvé que tous les convertis ont découvert le Christ comme personne vivante et les aimant. C'est cela le message chrétien. Or, bien souvent les incroyants comprendront, découvriront et admettront le Christ en voyant vivre les plus sincères de ses disciples. La prédication de la Bonne Nouvelle par les laïcs chrétiens, c'est celle d'une vie intégralement christianisée.

d) Comment les croira-t-on ?
— comme les premiers apôtres, s'ils sont sincères et croient eux-mêmes au message qu'ils prêchent, et le mettent effectivement en pratique ;
— sans doute ne feront-ils pas de miracles ; mais la charité vraie, le détachement, la pureté de vie et toutes les vertus évangéliques (si contraires à la pratique du monde) sont pour les incroyants un spectacle aussi convaincant qu'un miracle prodigieux.

* *

Conclusion. — A tout chrétien s'applique l'ordre donné aux Apôtres le jour de l'Ascension : « Vous serez mes témoins » ; ceci exige une valeur de vie rarement atteinte. Que du moins l'idéal et l'urgence du salut de nos frères incroyants engage chacun à un effort nouveau d'apostolat effectif et concret.

XVII
Dimanche dans l'Octave de l'Ascension

Sur l'Evangile (S. Jean, XV, 26-27 ; XVI, 1-4)

LES SOUFFRANCES DES APÔTRES

A notre époque où l'Eglise est à nouveau violemment persécutée, l'évangile de ce dimanche invite à comprendre le pourquoi de ces persécutions, et à penser juste et chrétiennement devant un tel drame.

I. — *La prédiction de Notre-Seigneur*

Le paroles rapportées ici sont comme le testament du Maître aux Apôtres la veille de sa mort. Il ne leur cache rien de l'avenir, qu'il connaît en détail.

a) *souffrances* qui attendent les Apôtres
— souffrances physiques ;
— souffrance morale de l'incompréhension,

du désaveu dans leurs propres familles, chez leurs concitoyens et leurs coreligionnaires ; — dangers pour leur foi, que l'on voudra détruire et étouffer par tous les moyens.

N.-S. avait prédit tout cela bien des fois ; il le fait aujourd'hui plus solennellement.

b) malgré tout, *comprendre les persécuteurs* et excuser des esprits égarés : ils croiront, ce faisant, servir Dieu. Ainsi N.-S. en avait-il donné lui-même l'exemple au Calvaire (Luc, XXIII, 34).

c) garder confiance : celui qui jusqu'à ce jour assista ses Apôtres et qui, prédisant l'avenir, peut agir sur lui, les aidera encore aux moments difficiles : mais ce sera *par l'action* indispensable *du St-Esprit.* Celui-ci leur donnera la force morale pour résister aux tortures, mais surtout leur garantira les vérités de la foi : ils ne failliront pas dans leur foi, ni Pierre, pour la foi de qui le Christ avait prié, ni les autres (Luc, XXII, 31).

II. — *Il en fut ainsi*

a) Les Apôtres souffrirent très rapidement toutes sortes de persécutions, et les premières leur vinrent des Juifs leurs coreligionnaires qui les excommunièrent ; S. Paul plus tard souffrira du même ostracisme. Après eux, la lignée des martyrs, qui continuèrent dans leur chair et leur cœur la passion du Sauveur, et comprirent que le disciple n'est pas au-dessus du Maître.

b) Ils pardonnèrent à leurs persécuteurs dont ils comprirent la part considérable d'égarement involontaire. Etienne, premier martyr, nous en donne un bouleversant exemple, si semblable à celui de Jésus en croix ! (Act., VII, 60).

c) Ils gardèrent confiance en Jésus, ne faiblirent pas dans leur foi ; eux les faibles d'hier étaient heureux maintenant d'avoir été jugés dignes de souffrir pour le Christ.

Grâce à leur courage, la foi ne diminua pas dans le monde, au contraire leur sang et celui de tous les martyrs devint une « semence de chrétiens ».

III. — *Il en est toujours ainsi*

L'Eglise vit encore une ère de martyre. Nul ne s'en étonnera : le Christ l'a prédit. Et les persécutions présentes sont analogues aux anciennes :

a) souffrances physiques : prison, épuisement des interrogatoires, mauvais traitements, travaux forcés... sont des réalités contemporaines pour nos frères d'Europe Centrale ou de Chine.

— souffrances morales : inquiétudes des prêtres et des évêques pour leurs chrétientés décimées ; délation au sein même des familles ; condamnations infamantes ou pour crimes de trahison nationale...

— souffrances et dangers pour la foi ellemême : plus peut-être qu'autrefois devient actuelle la parole du Maître cruellement réalisée par les persécuteurs modernes : craignez non ceux qui tuent le corps, mais ceux qui peuvent tuer l'âme (Mat., X, 28).

b) cependant, splendides exemples de charité chrétienne et de pardon des injures au milieu des pires persécutions ; quel témoignage !

c) que nul ne perde confiance : l'Esprit-Saint assiste les martyrs, et dans le désert de l'athéisme militant, qui ne parvient pas à arracher toute la foi, la chrétienté refleurira. — Il semble que Pie XII ne veuille se lasser de le rappeler successivement à tous les pays ainsi persécutés : Pologne, Chine, Tchécoslovaquie, Roumanie...

* *

Conclusion. — Et nous ?

— sommes-nous dignes dans notre vie et notre foi de ces frères héroïques ?

— comprenons-nous leur dramatique situation, et sommes-nous prêts à les secourir par tous les moyens ? que d'indifférence bien souvent, de notre part !...

Et qui sait ce que sera demain dans des pays d'Europe traditionnellement chrétiens... Garder confiance, être prêt au courage dont le mérite héroïque d'un jour s'achète longtemps à l'avance dans le silence de la fidélité quotidienne.

XVIII
Pentecôte

Sur l'Evangile (Jo., XIV, 23-31)

L'AMOUR DE DIEU

La fête de la Pentecôte, fête de l'Esprit-Saint donné au monde est, en d'autres termes, celle de l'amour de Dieu pour nous. Aussi l'évangile est-il un pressant appel à aimer Dieu d'un amour peu commun.

I. — *Aimer Dieu*

a) Obligation formelle du chrétien ; mais devrait-on avoir besoin d'un commandement pour aimer ? Il faudrait aimer spontanément.

b) Aimer Dieu c'est aimer le Christ : Jésus rappelle donc à ses Apôtres l'obligation de cet amour et comment ils doivent l'aimer.

c) Aimer Dieu c'est l'aimer comme le Christ l'aime et du même amour, donné par Dieu lui-même, le St-Esprit.

d) Concrètement, aimer Dieu c'est faire sa volonté, dont le Christ nous rappelle les exigences. C'est observer ses commandements, tout spécialement en l'aimant sans limites dans notre prochain.

Tel quel, cet amour n'est pas monnaie courante ; et chaque fête de la Pentecôte devrait nous en rappeler l'urgence.

II. — *Réponse de Dieu*

a) « En celui qui l'aime, Dieu fait sa demeure » : mystérieuse et pourtant véridique affirmation de Dieu ; les grands saints en ont expérimenté la réalité ; mais tout chrétien en état de grâce sait que réside en lui Dieu dans sa Trinité. Insister sur cette vérité, une des plus étonnantes de notre christianisme et des plus prégnantes dans ses conséquences.

b) Ainsi depuis le Baptême et pour qui ne perd pas l'état de grâce, Dieu est en nous, le royaume de Dieu est en notre âme (Luc, XVII, 21), notre corps est Temple du Saint-Esprit (I Cor., VI, 19).

c) Nous sommes aimés de Dieu : désormais le Christ ne nous appelle plus ses serviteurs mais ses amis (Jo., XV, 15), et pour ceux qui l'aiment, Dieu fait tout contribuer à leur bien (Rom., VIII, 28). Cette certitude est une inépuisable source de confiance et de cou-

rage ; la vie s'éclaire d'une lumière nouvelle ; elle prend un sens jamais décevant ni désabusé, mais filialement confiant;

III. — *Présence du Saint-Esprit*

a) C'est Lui surtout qu'à mots couverts, N.-S. annonce ici. Il est dans la Trinité l'*amour* unissant et fécond ; il nous communique ce même amour dont nous participons.

b) Souffle vital, il nous transmet la vie même de Dieu en se donnant à nous comme esprit de Jésus, notre frère en humanité, qui fait de nous ses frères en Dieu.

c) Sceau de Dieu sur notre âme, il rend impérissable et transformante cette présence de la Trinité en nous.

d) Il nous pousse *à agir* pour le royaume de Dieu et le salut des âmes comme les disciples mystérieusement transformés au matin de la Pentecôte (épître de ce jour).

e) Il nous donne des *aptitudes nouvelles* pour répondre généreusement et facilement à tous les appels de Dieu nous invitant à mieux l'aimer.

f) « *Dons* ». — Il est ainsi le *Guide* et le *Consolateur,* celui qui éclaire et qui réconforte. Quelle ingratitude serait de l'ignorer !

* *

Conclusion. — La première Pentecôte marqua dans le monde une ère nouvelle : l'Eglise du Christ était née, et la Rédemption allait s'appliquer.

Périodiquement l'Esprit - Saint renouvelle dans l'Eglise les dons de la Pentecôte. Mais c'est surtout en nous qu'il veut le faire : il invite à plus de générosité, à un dépassement de nous-mêmes, à aimer vraiment le seul qui compte : en un mot à être intégralement *témoins de Dieu* et *disciples du Christ.*

COMMUNIONS SOLENNELLES

II

PORTEZ FIÈREMENT LE FLAMBEAU DE LA FOI

Luce Christi duce.

Que la lumière du Christ vous conduise.

Mes chers enfants, mes frères,

Ces paroles indiquent clairement la signification de la procession que vous allez faire aux Fonts baptismaux, cierges allumés en main, renouvelant un rite expressif de la cérémonie du baptême.

On vous a remis alors un cierge, mais comme il était trop gros pour votre petite menotte, le parrain et la marraine l'ont tenu ensemble de leur main ferme. Et même, s'ils n'ont pas suivi l'oraison liturgique et le commentaire du prêtre, ils ont compris le symbolisme du cierge : c'est le flambeau de la foi qui devra guider l'enfant dans la vie.

Vous allez donc passer dans nos rangs comme des porte-flambeaux, des porte-lumières. Ah ! portez fièrement la lumière de la foi. Elle seule peut éclairer la route qui s'ouvre devant vous. Elle seule, aux temps que nous vivons, peut projeter ses rayons bienfaisants sur la famille, peut dissiper les ténèbres où s'égarent les hommes.

I. — *L'enseignement de la foi*

Que nous enseigne-t-elle donc, que nous fait-elle voir de si remarquable, cette lumière de la foi chrétienne, symbolisée par la petite flamme vacillante du cierge ?

Ecoutez la profession de foi de la Communion solennelle, renouvelée du Baptême, dans les questions du prêtre et les réponses des enfants. Elle nous rappelle en quelques mots lumineux ce qu'il faut croire, ce qu'il faut éviter, ce qu'il faut faire, tout ce dont nous avons besoin pour nous conduire dans la vie :

Ce qu'il faut croire :

Croyez-vous en Dieu, créateur du ciel et de la terre ? — Nous y croyons.

Croyez-vous en Jésus-Christ son Fils unique qui est né et a souffert ? — Nous y croyons.

Croyez-vous au St-Esprit, la Ste Eglise catholique, la Communion des Saints, la Rémission des péchés, la Résurrection de la chair, la Vie éternelle ? — Nous y croyons.

Ce qu'il faut éviter :

Renoncez-vous à Satan ?... à ses œuvres ?... à ses pompes ?... — Nous y renonçons.

Ce qu'il faut faire :

Voulez-vous appartenir à N.-S. Jésus-Christ ? — Nous le voulons. Nous le promettons. C'est pour Jésus-Christ seul que je veux vivre et mourir.

Admirez toute la lumière, tous les efforts de vérité et de sagesse condensés dans ces courtes formules. Cet enseignement est si simple et si clair que les enfants même très jeunes le comprennent très bien. Mais en même temps il est si élevé et si riche de doctrine que les génies de tous les siècles n'en sauraient explorer toutes les profondeurs.

Mes enfants, celui qui a fait le monde et vous a donné la vie, le bon Dieu, vous aime comme ses enfants. Il veut que vous l'appeliez : Notre Père. Votre bonheur c'est de le connaître, de l'aimer et de le servir sur la terre pour le posséder au ciel. Votre malheur serait d'être séparés de lui par le péché grave sans repentir. Mais Dieu vous a tant aimés que pour vous préserver de ce malheur il a envoyé sur la terre son Fils unique J.-C., Dieu comme lui et homme comme nous, pour nous tendre la main, nous aider, nous accompagner, nous sauver. C'est lui la Vérité, la Lumière qui éclaire tout homme venant en ce monde. Ce matin, il vous a nourris de son Corps dans la sainte Communion. Voulez-vous lui appartenir, croire en lui pour être les enfants de Dieu, le suivre ici-bas comme des disciples fidèles et être pour toujours heureux avec lui en Paradis ?

Et docilement, joyeusement, vous répondez à cet appel d'en haut par deux promesses : un renoncement, un engagement.

Non, je ne me laisserai pas entraîner au péché grave par les séductions de l'indépendance et du plaisir. Si ma fragilité m'y laisse tomber dans un instant de défaillance, j'en sortirai bien vite. Je vois trop bien à quel gouffre me conduirait cette voie large. Je renonce à Satan.

Mais c'est au service de J.-C. que je m'engage, parce qu'il m'a aimé comme un ami, comme un frère, comme le Sauveur qui s'est livré pour moi, parce que son joug est doux, son fardeau léger et sa récompense infinie, c'est lui que je choisis comme mon maître. C'est pour lui seul que je veux vivre et mourir. Voilà pourquoi je serai fidèle à la prière quotidienne, à la messe du dimanche, à la communion pascale, de préférence plus fréquente. Je m'engage aujourd'hui librement, portant haut et droit le flambeau de ma foi, car je n'en rougis pas, j'en suis fier. Je suis chrétien, voilà ma gloire, mon espérance et mon soutien...

N'est-ce pas qu'elle est belle comme une pure lumière, cette profession de foi chrétienne ?

II. — *Les bienfaits de la foi*

Je me retourne vers vous, parents et fidèles. Si vous avez bien compris ce que signifie pour ces enfants la flamme de leur cierge, vous devinez déjà combien la foi chrétienne est également bienfaisante et nécessaire à la famille et à la société. Voyez la joie, l'honneur, la sécurité, l'espérance qu'elle vous apporte aujourd'hui. En approchant vos enfants de l'autel, elle ne les met pas seulement à l'honneur, elle les rapproche de Dieu, elle les élève, elle fait monter leurs âmes vers lui !

Chaque année, ces enfants nous arrivent avec leurs différences de tempérament, d'éducation familiale et scolaire, la plupart avec une puissance d'insouciance, d'inattention et d'indiscipline que nous avons bien du mal à transformer. Nous n'y réussissons sans doute qu'imparfaitement. Mais toujours nous constatons des résultats surprenants. Il n'en est point qui, plus ou moins, n'ait subi l'influence bienfaisante des recommandations et des enseignements, des prières et des messes, des confessions et des communions, et n'y ait répondu par des efforts visibles de bonne volonté et des sacrifices méritoires. Les parents en sont les premiers témoins et bénéficiaires. Ils constatent que la lumière de la foi a ennobli et embelli, au moins en ce jour, leurs enfants, qu'ils ont, comme le divin modèle, grandi en sagesse et en grâce devant Dieu et devant les hommes.

Mais ce qui vaut, ce qui a fait ses preuves de bienfaisance pour le passé, vaut également pour l'avenir. Car pour que ces enfants réussissent dans la vie, quelle est la grande affaire qui importe le plus ? Ce n'est ni le diplôme qu'ils préparent, ni la profession où ils vont entrer. Si sérieuses que soient ces questions, il en est une plus grave encore : c'est leur bonne conduite, leur persévérance et leur progrès dans la voie du bien.

Mais cette œuvre de progrès moral, plus efficace que les autres avantages humains pour leur succès dans cette vie, plus nécessaire pour leur bonheur dans l'autre vie, ne se poursuivra qu'en suivant la même direction et en prenant les mêmes moyens :

— avant tout la lumière de la foi sur leur origine et leur destinée ; seule la foi a des réponses de vérité sur ces problèmes qu'ils devront approfondir : ce qu'ils ont à faire en ce monde, ce qui les attend dans l'autre.

Seule elle a, pour triompher des tentations de la jeunesse, les secours de la prière et des sacrements, le pardon de l'absolution, la grâce de la communion, les enseignements de l'Evangile et de l'Eglise, les exemples des saints, de Marie et de Jésus.

Que les parents entourent leurs enfants de ces puissants moyens de persévérance par l'appui de leurs encouragements, et l'autorité de leur exemple, par une vie chrétienne qui donne à Dieu dans leur foyer la première place ; qu'ils dirigent les activités nécessaires de leur adolescence vers les délassements et les dévouements bienfaisants, vers les saines camaraderies de nos groupements de jeunesse chrétienne. Et ces enfants, devenant en grandissant des chrétiens accomplis, feront la joie et l'honneur de leurs parents et l'espoir de la patrie, au relèvement de laquelle ils contribueront, et l'espoir de l'Eglise qu'ils feront plus belle par leur progrès moral dont voilà la source : la foi chrétienne !

III. — *La foi, lumière du monde*

Ce n'est pas seulement dans la vie individuelle et dans la vie de famille, c'est dans la vie nationale, et la vie de tous les peuples que le flambeau de la foi projette la lumière dont le monde a besoin.

« Je suis la Lumière du monde », a dit Jésus. Mais « la lumière luit dans les ténèbres, et les ténèbres ne l'ont point comprise ». « Il est venu dans le monde qui est à lui et les siens ne l'ont pas reçu ».

Quel malheur pour ce monde qui l'a rejeté ! Quand le Christ fut crucifié, les ténèbres se répandirent sur la terre. Effrayant symbole de ce qui est arrivé quand l'incrédulité orgueilleuse n'a pas voulu de la foi chrétienne. La nuit s'est jetée dans les consciences. Aveuglés par les basses convoitises matérielles, les hommes qui ne craignaient plus la loi de Dieu n'ont plus voulu reconnaître le droit, respecter le bien d'autrui. Et les injustices, les haines, les orgueils individuels ou collectifs ont jeté les peuples les uns sur les autres en des guerres implacables.

Le remède à ces calamités ? C'est le retour à la foi chrétienne, à la lumière du Christ : *luce Christi duce*. Elle ne nous menace pas, elle nous manque. « Le peuple et la société ont besoin de Dieu, disait naguère le pape Pie XII. Les terribles événements auxquels nous assistons, sont comme la conséquence vengeresse et comme la *nemesis* de la négation de Dieu et de l'irréligion. Ils crient au monde d'une voix puissante : Reviens au Seigneur ton Dieu » [1].

Espérons que les peuples, déçus et lassés des affreux résultats de leurs principes matéria-

[1] Allocution aux Prédicateurs de Carême, 26 février 1941.

listes, comprenant qu'ils vont à la mort, qu'ils ne peuvent vivre sans revenir à des principes spirituels communs de justice, d'entr'aide, de charité, c.-à-d. à des principes chrétiens, à la lumière de l'Evangile, ouvriront les yeux à cette vérité éternelle et retrouveront les chemins de la sagesse.

* *

Du moins que chacun de nous entende aujourd'hui, dans le secret de son cœur, l'appel divin : « Reviens au Seigneur ton Dieu. » Avec la bonne volonté confiante de ces cœurs d'enfants, leur résolution présente de prier et servir Dieu, reprenons nous aussi le cierge de notre baptême et de notre communion, chantons avec eux :

Je suis chrétien, j'ai Dieu pour Père...
Je suis chrétien, je suis le frère
De Jésus-Christ mon Rédempteur.

et laissons-nous conduire par la lumière bienfaisante du Christ à la félicité de l'éternelle lumière. *Amen.*

MOIS DE MARIE DE NOTRE-DAME DE FATIMA

B) — Titres et enseignements de Notre-Dame

XII

Notre-Dame des Douleurs

Chaque apparition de la Sainte Vierge a sa mission déterminée : celle de Catherine Labouré, la manifestation de la Médaille miraculeuse ; celle de Lourdes, la confirmation surnaturelle de la définition de l'Immaculée Conception ; celle de Fatima, la dévotion au Rosaire et au Cœur immaculé de Marie.

On retrouve en elle des éléments communs : la prédication du rosaire et la même consigne à Lourdes et à Fatima : prière et pénitence. Et c'est ainsi que revient également à Fatima la Vierge douloureuse de la Salette. Ce n'est pas la Vierge en pleurs, apparue à Mélanie et à Maximin, mais c'est la Vierge au visage triste en parlant des péchés et des pécheurs et l'une des suprêmes visions de la grande apparition d'octobre, l'image de Notre-Dame des Douleurs.

Regardons-la ce soir cette Notre-Dame des Douleurs. Réfléchissons sur les motifs qu'elle a donnés de sa souffrance : **le péché qui perd les hommes** et **le péché qui offense son Jésus.** Et que cette image attristée de notre Mère nous porte à renoncer au péché, à prier pour les pécheurs et à réparer les péchés du monde.

I. — Le péché qui damne les hommes

Lors de la 3e apparition, Marie avait donné à ces enfants, au cœur bien pur, une vision épouvantable de l'enfer. On avait entendu Lucie gémir : « Ah ! Notre-Dame ! » Et la voyante a laissé de cette vision une description pareille en horreur à celle de Ste Thérèse d'Avila. Et c'est à la suite de ce spectacle que la Vierge leur avait demandé d'insérer entre chaque dizaine de leur chapelet, la prière : « O mon Jésus, pardonnez-nous ! Préservez-nous du feu de l'enfer ! Conduisez au ciel toutes les âmes et aidez surtout celles qui en ont davantage besoin. » N.-D. reliait sa demande de prière pour nous pécheurs au châtiment éternel du péché.

Dans d'autres manifestations, par exemple aux Valinhos, elle dit encore : « Priez, priez beaucoup et faites des sacrifices pour les pécheurs car beaucoup d'âmes vont en enfer parce qu'il n'y a personne qui se sacrifie et prie pour elles. » Et à la dernière apparition, avant de se montrer sous l'image de N.-D. des Douleurs, elle insiste fortement : « Il est nécessaire que les hommes s'amendent, qu'ils demandent pardon pour leurs péchés. »

Cette tristesse de la Vierge sur la damnation des pécheurs avait fortement impressionné les voyants, en particulier la petite Jacinte. Sur son lit de mort, à l'orphelinat de Lisbonne, elle disait à la Mère Supérieure, qu'elle appelait familièrement sa marraine : « Oh ! si les hommes savaient ce que c'est que l'éternité, comme ils feraient tous leurs efforts pour changer de vie... Les péchés du monde sont trop grands ! Les péchés qui mènent le plus d'âmes en enfer sont les péchés de la chair !... Oh ! il faut faire pénitence ! Si les hommes changent de vie, N.-S. pardonnera encore au monde ; mais s'ils ne réforment pas leur vie, alors le châtiment va venir. » Et l'enfant ajoutait : « Pauvre Sainte Vierge ! elle me fait tant pitié ! tant pitié ! »

Ainsi pour N.-D. et pour les enfants qui l'ont vue, ce qui la change en Mère de Douleurs, c'est la pensée de la perte de tant de pécheurs, de leur châtiment éternel, de cet enfer qui résume en lui tous les malheurs du pécheur.

Et comment pourrait-il en être autrement ? Tous ces pécheurs, ce sont ses enfants. Elle les a engendrés à la vie par son **Fiat** de l'Annonciation et dans les douleurs du Calvaire ; elle les aime d'instinct, peut-on dire, autant et plus qu'elle-même, parce qu'ils sont le fruit de ses douleurs, comme la mère aime d'instinct son petit, même infirme, parce qu'il est le fruit de son sein ; elle a tant enduré ; elle serait prête encore à tout endurer — et de fait elle a souffert sur la terre ce qu'exigeait leur salut — afin de les préserver de l'enfer, de leur assurer leur ciel, de les avoir près d'elle, dans sa grande famille réunie pour l'éternité dans la maison du Père.

Bien plus, un autre sentiment l'incline encore plus maternellement vers les autres pauvres enfants de sa famille. Elle sait qu'elle en a spécialement charge : Dieu les lui a confiés à un titre nouveau : elle est la Mère de miséricorde, le refuge des pécheurs, leur suprême espoir. Et malgré ses interventions réitérées, auprès de Jésus et auprès de nous, elle sent qu'ils vont lui échapper. Aussi, comprenons-nous que son ciel glorieux, où elle ne peut plus souffrir ni dans son corps ni dans son âme, elle se présente pourtant sous ses traits de Mère des Douleurs ? Elle veut fixer dans nos cœurs cette image douloureuse, parce que rien ne nous émeut comme les larmes d'une mère. Elle compte que cette vision nous attendrira, nous aidera à compatir, nous portera à la consoler.

Et comment la consoler, sinon comme elle le demandait aux enfants de Fatima, en priant et en nous sacrifiant pour les pécheurs ; en ajoutant par nos prières et nos sacrifices ce qui manque à sa corédemption ; d'un mot, en partageant son souci des âmes qui se perdent ?

II. — Le péché qui offense son Jésus

Pourtant, si grand que soit l'amour de Marie pour les hommes et en particulier pour les pauvres pécheurs, plus grand encore est son amour

pour son Jésus. Il est son premier-né, le fils de son **Fiat** et aussi de son sein, celui qui est le lien de son amour pour nous.

Si le péché a fait d'elle Notre-Dame des Douleurs, ce n'est pas uniquement parce qu'il perd les hommes, mais aussi et d'abord parce qu'il offense son Jésus. Comme on entend cette plainte également dans les apparitions de Fatima ! Le 13 juillet : « Sacrifiez-vous pour les pécheurs, et dites souvent, spécialement en faisant quelque sacrifice : O Jésus, c'est pour votre amour, pour la conversion des pécheurs, et en réparation des offenses faites au Cœur immaculé de Marie. » Le 13 octobre : « Qu'ils n'offensent pas davantage Notre-Seigneur : ils ne l'ont déjà que trop offensé. » Et toujours, en même temps que la conversion des pécheurs, elle demande la réparation pour les péchés.

Et cette plainte sur l'offense du péché a retenti aussi douloureusement dans le cœur des enfants que celle sur le malheur du péché. « De cette dernière apparition du 13 octobre, ce qui m'est resté gravé le plus profondément dans le cœur, c'est la supplication de notre sainte Mère du ciel, demandant qu'on n'offense plus Dieu, N.-S. qui est déjà trop offensé ! Quelle amoureuse plainte et quelle tendre supplication ! Oh ! que je voudrais pouvoir les faire retentir dans le monde entier, pour que tous les enfants de notre bonne Mère du ciel les entendent. »

Pour que nous les entendions ! N'est-ce pas le prophète qui disait déjà : « Qui donc comprend ce qu'est le péché ? »

Ses châtiments inspirent une certaine crainte, surtout si nous les sentons s'appesantir sur nous. Mais le péché qui offense Dieu, qui a fait subir à Jésus sa Passion, qui l'a tué sur sa croix ? Des saints, à cette pensée, étaient malades de la seule vue du péché. Mais pour la plupart d'entre nous, c'est si peu ce que nous savons et sentons de la sainteté et de l'amour de Dieu !

Pourtant, une image peut nous y aider, celle qui a laissé une impression si profonde dans le cœur de Lucie, l'image de N.-D. des Douleurs. De voir pleurer une Mère ne nous émeut-elle pas autant que les souffrances de son enfant ? La vue de la Vierge « douloureuse qui se tenait debout sur le Calvaire » ne nous attendrit-elle pas autant que le Christ sanglant sur sa croix ? Tout ce qui touche à la mère est sacré. Heureuse création de Dieu que l'harmonieuse sagesse de sa Providence a voulu transposer sur le plan surnaturel, en nous donnant la T. S. Vierge pour Mère !

Et c'est en regardant l'image de N.-D. des Douleurs, en voyant cette pauvre mère tant pleurer et souffrir à cause de l'offense que le péché fait à Dieu et à son Fils, c'est en pensant que cette offense, plus encore que le martyre de son Jésus, a été la cause la plus profonde de ses immenses souffrances, c'est ainsi, à travers le visage de N.-D. que peut-être nous comprendrons et sentirons un peu mieux le mal radical du péché, qu'il est la négation du devoir élémentaire de la créature, qu'il est surtout le rejet du plus grand amour.

Et ce sentiment de la perversité du péché nous aidera à répondre à l'appel de N.-D. de Fatima : prière et pénitence pour la réparation du péché et pour la conversion des pécheurs.

* *

Prière et sacrifice pour la réparation du péché. Dieu et son Fils sont offensés... Et à quelle échelle, grand Dieu ! La justice exige que réparation soit faite. Par qui, sinon par ceux à qui Dieu a fait la grâce d'avoir au moins un certain sens du péché ?

Prière et sacrifice pour la conversion des pécheurs.

Nous avons le souci de la pauvreté et de la misère de nos frères. Notre temps s'enorgueillit d'être social et l'Eglise a toujours été une école de charité. Mais ne perdons pas de vue que la plus grande charité à faire aux hommes c'est de les aider à se sauver.

Daigne N.-D. de Fatima nous rendre le sens du péché, malheur des hommes et malheur de Dieu !

XIII

Notre-Dame du Carmel

Lors de la dernière apparition, le 13 octobre 1917, avant de s'éloigner, N.-D. de Fatima qui s'était nommée N.-D. du Rosaire, se manifesta successivement à gauche du soleil sous l'image de N.-D. des Douleurs et de N.-D. du Mont-Carmel.

Dès le 13 septembre elle avait annoncé qu'elle se manifesterait ainsi. Elle y attachait donc quelque importance. Mais quel lien rattache entre elles ces manifestations successives ?

Une première explication se présente tout de suite à l'esprit : la belle Dame avait insisté pour qu'on priât et se sacrifiât afin de sauver les pécheurs de l'enfer : « Priez, priez beaucoup et faites des sacrifices pour les pécheurs, car beaucoup d'âmes vont en enfer parce qu'il n'y a personne qui se sacrifie et prie pour elles. » Ayant ainsi montré son angoisse du salut des âmes, N.-D. n'aura-t-elle pas voulu montrer la promesse de son secours dans l'image de N.-D. du Mont-Carmel ?

Car N.-D. du scapulaire du Mont-Carmel, c'est bien celle **qui sauve les âmes de l'enfer** et même **qui abrège leur purgatoire.**

I. — Qui sauve les âmes de l'enfer

Faut-il rappeler, selon une antique tradition, l'histoire de la grande promesse faite par la Sainte Vierge à ceux qui portent son scapulaire, alors que chaque année, le 16 juillet, nous célébrons la fête de N.-D. du Mont-Carmel ?

Au milieu du XIII^{e} siècle, en 1251, S. Simon Stock, supérieur général de l'Ordre des Carmes, demanda à la Sainte Vierge de lui donner un signe de sa bienveillance spéciale pour ses religieux. Répondant à sa requête, Marie lui apparut tenant en main les livrées des Carmes. Et elle lui dit : « Ceci sera la marque du privilège que j'ai obtenu pour toi et pour tous les Carmes : celui qui mourra revêtu de cet habit n'aura pas à souffrir des feux de l'enfer. » La promesse semblait faite seulement aux religieux de l'Ordre. Mais dès le début elle fut entendue dans son sens le plus large. Elle est acquise aussi à tous ceux qui sont affiliés à l'Ordre par l'imposition du scapulaire.

Ainsi, le scapulaire de N.-D. du Mont-Carmel est un signe de prédestination, un passeport pour le ciel, un titre de salut.

Légende ou histoire ? La promesse ne vaut-elle que pour les Carmes ou s'étend-elle aussi à leurs associés ? Le scapulaire pourrait-il suppléer à la pénitence et à l'état de grâce pour entrer au ciel ? Les savants ont longuement débattu ce problème, car nos pieuses croyances ne sont pas superstitions ni présomptions. Mais ce qui importe à l'ensemble des fidèles pour faire confiance à cette promesse, c'est qu'un théologien qui fait autorité sur la dévotion à la Sainte Vierge, en arrive à cette conclusion :

« Quoi qu'il en soit de ces différentes interprétations, le privilège, si miséricordieusement attaché par la Sainte

Vierge au scapulaire du Carmel, n'est pas en cause et toujours il est vrai de dire : Quiconque mourra pieusement, portant cet habit ne souffrira pas les flammes de l'enfer. Oui, je n'en doute pas, un pécheur si criminel et si obstiné qu'il ait été jusque là, un pécheur que la mort trouve aux pieds de Marie, couvert des livrées de Marie, ne périra pas : car eut-il avalé l'iniquité comme l'eau, cette Mère de miséricorde vers laquelle il lève un regard humble et confiant, obtiendra pour lui de son Fils cette grâce efficace qui, changeant les cœurs, fait du plus désespéré pécheur un enfant de Dieu » (J.-B. Terrien, *La Mère des hommes*, t. II, p. 308).

Ce qui importe c'est la longue liste des conversions « in extremis » obtenues grâce au scapulaire. Elles composent avec celle de la Médaille miraculeuse le plus beau florilège des miséricordes de Marie. Et ce ne sont pas des légendes, mais de l'histoire qui se continue encore de nos jours. — Ce qui importe c'est que l'Eglise, gardienne de la foi, permette et encourage cette dévotion au scapulaire. Sans doute elle n'impose pas comme article de foi la croyance au privilège carme, quelles que soient les solides raisons qui militent en sa faveur, pas plus qu''elle n'impose comme obligatoire la croyance à Fatima, malgré le prodige inouï du 13 octobre. Mais qu'elle exhorte à propager cette pratique, n'est-ce pas assez pour manifester son sentiment ?

Et l'on comprend que la Sainte Vierge qui fait, à Fatima, une nouvelle démarche pour la conversion et le salut des pécheurs, qui n'hésite pas, malgré la mentalité moderne, à leur rappeler et si vivement le châtiment de l'enfer, qui se montre si douloureuse de tant d'âmes de ses enfants qui se perdent, on comprend qu'elle nous rappelle cet insigne témoignage de sa bonté maternelle et nous offre à nouveau son scapulaire. Pourquoi attendre d'elle un nouveau gage de salut, quand nous avons celui-là et qui a fait ses preuves. Et nous savons que le moindre signe d'amour et de confiance à son égard, même au titre de nos pires misères, c'est encore un lien avec elle. Ce n'est pas elle, pas plus que son Fils, qui éteindra la mèche encore fumante, puisqu'ils ont tant fait pour nous sauver.

II. — Qui abrège le purgatoire

Pour mieux encore accréditer son scapulaire, la Sainte Vierge a voulu y attacher une seconde faveur, la prompte délivrance de notre purgatoire.

Cette nouvelle promesse aurait été faite par N.-D., au début du XIV[e] siècle, au pape Jean XXII, à la veille de son élection au Souverain Pontificat. Ici encore les historiens ont beaucoup discuté de l'authenticité de ce privilège. Mais l'important toujours pour nous, c'est le sentiment de l'Eglise. Or, dans l'office de N.-D. du Mont-Carmel, elle fait lire que la Vierge console au purgatoire ceux de ses fils qui après s'être enrôlés dans la Confrérie du scapulaire, ont fidèlement gardé les pratiques prescrites et que de plus, suivant une pieuse croyance, sa protection les fait passer bientôt à la céleste Patrie (Leç. 6) ; et Rome a autorisé de prêcher cette assistance promise de la T. S. Vierge (1615, 1886).

D'aucuns s'étonnent et estiment que c'est mettre à bien bas prix de telles faveurs pour nous libérer, au purgatoire, de nos dernières dettes envers la justice divine. Mais l'Eglise elle-même impose-t-elle des conditions si exigeantes pour accorder des indulgences plénières applicables aux âmes du purgatoire ?

A l'opposé, d'autres pensent un peu mesquin que la T. S. Vierge mette à son assistance aux âmes du purgatoire, cette condition de porter son scapulaire. Sa compatissante bonté pour ceux qui souffrent et la toute-puissance de sa prière auprès de son Fils, devraient la porter à intervenir pour la libération de toutes les âmes du purgatoire sans distinction. Loin de nous donner une grande idée de l'immense compassion et bienveillance de la Sainte Vierge, ce privilège la réduit à des proportions bien moindres...

Notons d'abord que ce privilège ne se réclame pas de l'exclusivité. La T. S. Vierge assiste certainement et particulièrement d'autres âmes du purgatoire que celles de ceux qui ont fait partie sur la terre de la Confrérie de son scapulaire. Des saints nous assurent, par exemple, qu'à l'occasion de ses grands mystères : Immaculée-Conception, Annonciation, Assomption... les libérations d'âmes s'y font plus nombreuses. Mais que sa faveur s'étende plus spécialement aux dévots de son scapulaire, n'est-ce pas signe que sa miséricorde, comme celle de Dieu, est marquée au coin de la sagesse. Il ne se peut pas qu'elle supprime, pratiquement, l'économie providentielle qui exige que réparation soit faite à la justice divine. Et il en serait ainsi, si n'écoutant que son cœur, elle demandait et obtenait l'universelle libération des âmes souffrantes.

Puisque l'Eglise nous y autorise et nous y encourage, mieux vaut croire simplement à ce privilège nouveau par lequel se manifeste encore pour nous l'extrême sollicitude de la Sainte Vierge à nous préserver non seulement du châtiment de l'enfer, mais aussi des autres peines qu'entraîne le péché en réparation à la justice divine. Il a plu à la Sainte Vierge de choisir son scapulaire pour y attacher cette faveur, parce que c'est un signe de notre confiance en sa miséricorde et de foi en la toute-puissance de sa prière. Il serait bien mal à nous de lui demander des raisons de cette préférence. Elle nous offre ce moyen. Recevons-le avec reconnaissance. N'oublions pas ce mot de S. Paul :

« Ce que le monde tient pour insensé, c'est ce que Dieu a choisi pour confondre les sages ; et ce que le monde tient pour rien, c'est ce que Dieu a choisi pour confondre les forts ; et Dieu a choisi ce qui dans le monde est sans considération et sans puissance, ce qui n'est rien, pour réduire au néant ce qui est, afin que nulle chair ne se glorifie devant Dieu » (I Cor., I, 27-29).

N.-D. de Fatima, c'est N.-D. du Rosaire et N.-D. du Carmel, la Vierge miséricordieuse qui veut nous sauver par le chapelet et par le scapulaire, par ces choses de rien que les orgueilleux dédaignent.

* *

N.-D. du Carmel... Après tant d'angoisses sur les pécheurs et tant de maux entrevus sur l'humanité coupable, Marie a voulu nous laisser sur une impression d'espérance. Chez elle tout finit par la miséricorde. Alors, humblement et en toute confiance, revenons au scapulaire. Aimez à le faire imposer à vos enfants. Portons et faisons porter sa médaille qui en tient lieu.

Il ne s'agit pas de faire de ces pratiques des recettes commodes de salut, une panacée universelle, un arrangement qui dispense du reste. Sous prétexte que N.-S. a dit : « Celui qui communie possède la vie éternelle » on aurait tort de se croire prémuni contre tout danger parce qu'on a communié. Il s'agit de donner à la Sainte Vierge cette marque d'amour et de confiance, afin que malgré nos faiblesses et nos misères, elle nous obtienne la grâce de sortir de nos péchés... au moins à l'heure qui fixera irrévocablement notre éternité.

XIV

Notre-Dame de la Paix

Les apparitions de Fatima eurent lieu en 1917, l'avant-dernière année de la première guerre mondiale. Sans devenir théâtre d'opérations militaires, le Portugal avait été entraîné dans le conflit et ses soldats étaient sur le front. Il aurait été étrange que dans les colloques de la Dame si belle avec Lucie on n'eût pas retrouvé l'écho de l'angoisse des mères.

A la récitation du chapelet qu'elle demande chaque fois aux enfants, l'apparition fixe à plusieurs reprises, comme intention, la paix dans le monde : « Je veux... que vous continuiez de réciter chaque jour le chapelet en l'honneur de N.-D. du Rosaire pour obtenir la paix dans le monde et la fin de la guerre » (13 juillet). « Continuez de réciter le rosaire chaque jour pour obtenir la fin de la guerre » (13 septembre). Elle prédit la fin prochaine des hostilités : « La guerre va vers la fin... » (13 juillet) ; « la guerre va finir, les soldats reviendront bientôt chez eux » (13 octobre). A ces réconforts de l'espoir, elle ajoute pourtant de graves avertissements : « La guerre va vers la fin... Mais si l'on ne cesse pas d'offenser le Seigneur, sous le prochain pontificat en commencera une autre pire » (13 juillet).

Par là, N.-D. de Fatima s'acquiert de nouveaux titres à ce vocable de **Reine de la Paix** que Benoît XV, à la fin de la guerre, inséra dans ses litanies. Raisons nouvelles, preuves tangibles, motifs bien populaires de nous tourner vers N.-D. de Fatima, pour la saluer reine de la paix et la prier d'écarter de la terre cette menace d'une nouvelle guerre, « pire » que les autres. Le radio-message du Saint-Père, à Fatima, lors de la clôture de l'Année Sainte, a rappelé que « la Vierge Notre-Dame » nous dit qu'il faut avoir le désir de la paix et les moyens pour l'obtenir du ciel, car il est bien difficile d'avoir confiance dans les voies des peuples ».

Redisons nos raisons de toujours l'implorer pour le grand bienfait de la paix, parce qu'elle est la Médiatrice des grâces, la Mère des hommes et la Mère de Dieu.

I. — Médiatrice des grâces

Si la prière pour la paix, moyen primordial, a la portée de tous, d'être des pacifiques, des constructeurs de paix, s'adresse d'instinct à la T. S. Vierge, si l'angoisse de la guerre comme les autres malheurs nous fait tout de suite recourir à elle, si nous la sacrons « **Reine de la Paix** », c'est d'abord parce qu'elle est la Médiatrice de toutes les grâces ou comme on dit plus simplement « Notre-Dame de toute grâce ». Ce titre a des raisons plus profondes, mais enfin, si d'emblée nous nous tournons vers elle, c'est parce que, ainsi que s'exprime le **Souvenez-vous** : « on n'a jamais entendu dire qu'aucun de ceux qui ont eu recours à sa protection, ont imploré son secours et demandé ses suffrages, ait été abandonné ».

Le fidèle ne raisonne pas toujours profondément sa foi. Il s'en tient aux faits. Les chrétiens de notre temps ont si grande confiance en Ste Thérèse de l'Enfant-Jésus, parce qu'ils la savent inlassable semeuse de roses ; les chrétiens de tous les temps ont toujours cherché refuge près de la douce Vierge, parce que le témoignage de ses inintercessions et de ses faveurs est inscrit dans les innombrables **ex-voto** de ses sanctuaires. Bien significatives sur ce point telles Notre-Dame de Paix que nous vénérons ici où là, par exemple, N.-D. de Paix honorée à Paris, dans la chapelle de la Maison-Mère des religieuses de Picpus. Malgré le rameau d'olivier que tient sa main droite, cette statuette n'a pas été commandée pour une confrérie de la Paix. Elle fut longtemps, pendant un siècle et demi, la Vierge protectrice d'une illustre famille de l'Ancienne France et une Madone au mur extérieur d'un couvent, comme il y en avait tant, à cette époque, aux angles des rues ou au-dessus du portail des hôtels. Les gens du quartier la venaient prier. Tant de flambeaux et de lumières brillaient devant elle que « la nuit était convertie en jour », selon un historien du temps. On lui attribuait déjà tant de faveurs, qu'elle était plutôt une Notre-Dame des miracles qu'une Notre-Dame de paix. Puis, las de la guerre civile et de la guerre étrangère, le peuple lui lança un jour l'invocation : « Notre-Dame de Paix, priez pour nous ». Puisqu'elle avait guéri tant de malades, préservé de tant de malheurs, accordé tant de grâces, comment ne délivrerait-elle pas aussi du fléau de la guerre ? Poussée par la confiance en la bonté et en la puissance de son intercession, ces chrétiens avaient cru, et avec raison, qu'elle disposait de la paix comme des autres dons de Dieu.

Ainsi, c'est d'abord parce que nous la savons Médiatrice de toutes les grâces de Dieu que nous pouvons et devons, en toute confiance, l'invoquer comme Reine de la Paix et implorer par son intercession cette grâce singulière.

II. — Mère des hommes

Cette grâce surtout. Car si nous poussons plus loin l'analyse de notre confiance en elle, il nous apparaît tout de suite que cela tient au fait qu'elle est véritablement notre mère. Et est-il créature à qui la guerre soit plus poignante au cœur que la mère ?

Tout homme sensé a la guerre en horreur : elle accumule tant de ruines, elle fait couler tant de sang, elle brise tant de cœurs ! Pour s'y décider, il faut y être contraint comme au suprême recours. N'est-ce pas doctrine monstrueuse que celle d'un Hégel qui affirme : « La guerre est indispensable au développement moral de l'humanité. Elle donne relief à notre vertu et y met le sceau, elle retrempe les nations que la paix a amollies, consolide les Etats, affermit les dynasties, éprouve les races, donne l'empire aux plus dignes, communique à tout, dans la société, le mouvement, la vie, la flamme » ? N'est-ce pas d'un fou ou d'un barbare ?

Pour le chrétien, la guerre est un fléau, comme la peste et la famine, qu'elle a souvent traînées à sa suite. Dans les litanies, nous demandons à Dieu de préserver le monde des unes et des autres. C'est assez d'y être réduit, quand la nécessité et le devoir l'imposent.

Mais, plus que tous autres, ce sont les Mamans qui ont la guerre en horreur : **Bella detestata matribus.** Et la T. S. Vierge est mère. Elle est la mère des hommes, de tous sans distinction de rang social, sans limites de frontières, sans exception de race ou de langue. Pour elle, la guerre c'est l'immense entre-tuerie de ses fils, qu'elle a tous enfantés dans la douleur, qu'elle aime tous du même amour, qu'elle veut tous heureux.

Sans doute, elle porte aussi des vocables de guerre : N.-D. des armées, la Vierge des batailles, N.-D. des Victoires. Car il y a des guerres justes qu'elle doit soutenir, rendre victorieuses. Autrement elle abandonnerait le droit et favoriserait la violence. Ainsi le Dieu de Paix est aussi le « Dieu fort », le Dieu combattant, **Deus bellator,** le Dieu qui lutte, **Deus pugnator.** Ainsi Jeanne d'Arc avait revêtu l'armure du combat. Mais tou-

jours pour la paix : quand on lui demandait, au cours de son procès, ce qu'elle préférait de son étendard ou de son épée, elle répondait : « J'aime quarante fois plus mon étendard... et le portais à la bataille afin de ne tuer personne. »

La Sainte Vierge n'est pas une Vierge pacifiste ; mais elle n'est pas non plus une Vierge belliqueuse. Elle est la Vierge pacifique qui tempère, arbitre, concilie, par son intercession, les querelles de ses enfants. Cette Reine est une mère qui veut que son peuple repose dans la beauté de la paix : **et sedebit populus meus in pulchritudine pacis.** Elle est « Reine » de la Paix.

III. — Mère de Dieu

Pourtant, en définitive, si la T. S. Vierge est N.-D. de Paix, c'est parce qu'elle est la Mère de Dieu. Il nous faut remonter jusque-là pour exalter notre confiance et épurer notre prière. C'est de ces hauteurs seulement qu'il est donné de voir combien, par sa prédestination même, elle est Reine de la Paix, et d'abord de quelle paix, bien supérieure aux constructions des hommes, toujours fragiles derrière leurs belles façades.

Dans les desseins éternels de Dieu, Marie est Mère de Dieu, la Mère d'un Dieu sauveur, sa Mère consciente et libre. Quand elle a prononcé son **fiat**, ce ne fut pas dans la nuit. Elle a dit « oui », non seulement à sa maternité, mais à toute la suite du mystère de la rédemption dont cette maternité était le point de départ, bien plus, par amour pour Dieu et pour nous, afin que ce mystère fût possible. Il lui a dit : « Voici que vous concevrez en votre sein et enfanterez un fils et vous lui donnerez le nom de Jésus. Il sera grand, on l'appellera le Fils du Très-Haut, le Seigneur Dieu lui donnera le trône de David son père ; il règnera éternellement sur la maison de Jacob et son règne n'aura pas de fin. » Ainsi elle est appelée à la réalisation de la grande espérance qui a soulevé toute son histoire, son peuple d'Israël. Il lui est demandé d'introduire sur notre terre Celui que les prophètes ont salué comme le « Prince de la Paix ». Il s'agit de l'établissement de ce règne de paix jusqu'à la fin des temps.

Et l'âme de Celle qui ne se juge que la servante du Seigneur, s'accorde tout de suite à ces desseins de Dieu. Elle a beau pressentir la destinée tragique dans laquelle ils l'engagent, elle ne discute ni n'hésite. Elle se met immédiatement à la disposition de Dieu : « qu'il me soit fait selon votre parole ! » Grâce à ce **fiat** a été chanté dans notre ciel, à la naissance de Jésus, le vrai cantique de la paix : « Paix sur la terre aux hommes de bonne volonté. » Grâce à ce **fiat**, les pacifiques ont été proclamés bienheureux et fils de Dieu ; grâce à lui, nous avons reçu ce merveilleux héritage « Je vous laisse ma paix, je vous donne ma paix...

« Ma paix, non pas celle du monde. » Le monde fabrique une paix boiteuse, à coups de traités. La paix du Christ s'épanouit, comme la fleur sur sa tige, de la conscience de notre unité d'origine et de prédestination, de notre filiation commune d'un même Père qui est dans les cieux, de notre fraternité d'adoption dans le Christ. La paix du Christ, ce n'est pas seulement l'absence de guerre ; c'est le règne entre les hommes, entre tous les hommes, de la justice et de l'amour.

* *

A la messe de la Nativité de la Ste Vierge, l'Eglise dit dans sa prière : « Daignez, Seigneur, accorder à vos serviteurs le don de la grâce céleste, afin que ceux pour qui l'enfantement de la bienheureuse Vierge a commencé le salut, obtiennent de la fête sacrée de sa Nativité un accroissement de paix. »

Puisque nous fêtons, pendant ce mois, l'anniversaire d'une autre venue de la T. S. Vierge sur la terre, dans un petit village du Portugal, refaisons-lui avec confiance la même prière. Sa première venue sur la terre a été l'aurore de la paix. Que sa nouvelle visite à notre terre apporte un accroissement de la paix, elle est apparue pour faire lever cet espoir : « La guerre va vers la fin... »

> Priez pour paix, douce Vierge Marie...
> Priez pour paix, le vrai trésor de joie.

N'oublions pas, pourtant, que la Vierge a demandé des sacrifices. La paix se demande mais aussi se mérite. De quel droit pourrions-nous faire grief à Dieu de rester sourd à notre prière, si nous n'étions dans notre famille et dans notre milieu des pacificateurs, des artisans de la paix du Christ, des ouvriers de justice et des semeurs d'amour ?

XV

La Reine du Monde

Quand Pie XII s'adresse aux pèlerins de Fatima, il aime à saluer N.-D. « la Reine du Monde. »

N.-D. de Fatima, Reine du Rosaire, Mère des Douleurs, Vierge du Carmel, mérite bien aussi ce titre de Reine du Monde. L'Eglise le donne à N.-D. du **Rosaire « gloriosa Regina mundi » ; à** Fatima, Marie, Reine du Rosaire, a demandé la Consécration du genre humain à son Cœur immaculé, ce qui est acte de sa royauté sur le monde.

C'est donc encore méditer le message de Fatima, que de mieux nous instruire de cette royauté de N.-D. sur tous les hommes. Surtout d'y arrêter notre attention nous aidera à mieux comprendre l'importance donnée par la Sainte Vierge et par le Pape à la Consécration du monde au Cœur immaculé. S. L.-M. de Montfort écrit que : « Marie est la Reine du ciel et de la terre par grâce, comme Jésus en est le Roi par nature et par conquête » (Traité n° 38). Voilà le principe qui doit nous inspirer : le parallèle entre la royauté de Jésus et de Marie. Marie est Reine comme Jésus est Roi, mais à un autre titre, par grâce, parce que **Mère de Dieu, Médiatrice des hommes,** et **l'élue de nos cœurs.**

I. — Comme Mère de Dieu

Le Christ est Roi du monde, parce qu'il est Dieu. Tout ce qui appartient à Dieu est à lui. Et parce que Dieu, créateur de toute chose, il est le Souverain Seigneur : **Rex regum et Dominus Dominantium** comme son Père, N.-S. Jésus-Christ est le Roi de l'univers.

La T. S. Vierge, Mère de Dieu, reste, après comme avant cette maternité, pure créature. Cette prédestination unique la place dans les relations les plus étroites non seulement avec le Fils de Dieu qui devient son Fils, mais avec les trois Personnes de la Sainte Trinité. Néanmoins si cela l' « approche » de la divinité, cela ne fait pas d'elle une déesse. Quand nous la proclamons Reine du ciel et de la terre, nous n'entendons pas lui reconnaître cette royauté comme une conséquence nécessaire de sa maternité divine, une sorte de droit héréditaire. Qu'elle soit Reine de l'univers, ce ne peut être pour elle qu'un don, une grâce, un privilège de Dieu. Ainsi, malgré le trône élevé sur lequel nous la plaçons et l'éclat royal dont nous l'environnons, elle reste toujours dans notre foi à l'infini de la Majesté divine.

Mais qu'elle ait reçu ce don, cette grâce, ce privilège de la royauté sur le monde, nous n'en pouvons douter. Cette royauté universelle, en dépit du pouvoir qu'elle suppose, n'est rien en comparaison de la Maternité divine, dignité si grande, enseigne S. Thomas, que Dieu ne peut rien faire de plus grand. Comment, alors, s'étonner qu'elle soit investie de cette royauté, quand elle a reçu encore beaucoup plus : sa Maternité divine.

Ce privilège s'accorde à merveille avec nos sentiments de piété filiale et avec nos traditions humaines. Il n'y a gloire qu'un bon fils ne veuille pour sa Mère, et la mère du Roi porte aussi le titre de Reine. S'il est vrai que nous devons nous garder d'appliquer aux réalités surnaturelles nos modes humaines, il est également vrai qu'il y a analogie entre les deux et que le sensible nous permet de comprendre et d'imaginer l'invisible.

On voit par là que de saluer Marie « Reine du ciel et de la terre » n'offense en rien le Christ, comme Luther le reprochait aux catholiques [1]. — Nous n'attribuons pas à une créature ce que nous devons à Dieu seul. Dieu est le Roi souverain par nature, par droit imprescriptible, en vertu de sa toute-puissance créatrice d'où le monde est sorti ; la T. S. Vierge est Reine et Souveraine par grâce, par privilège, par largesse de Dieu, qui l'ayant choisie pour sa Mère a voulu l'associer à sa Majesté et au gouvernement du monde.

II. — Comme Médiatrice des hommes

Roi par sa nature, le Christ, Fils de Dieu, l'est aussi par droit de conquête. Il a rendu à son Père l'empire des âmes perdu par le péché originel. Par sa Rédemption, par ses souffrances et sa mort, le Christ nous a libérés, « nous a arrachés à la puissance des ténèbres et transportés dans son Royaume d'amour ». Aussi est-ce au cours de sa Passion qu'il affirme hautement sa royauté : « Oui, tu l'as dit, répond-il à Pilate, je suis Roi. » Bossuet déclare dans son grand style : « Mon Roi est installé par son sang. C'est du haut de la croix qu'il attirerait tout à lui, avait-il annoncé un jour. »

Toute proportion gardée, nous pouvons et devons dire de la T. S. Vierge qu'elle est Reine du monde, en vertu du même droit acquis. De quelque façon qu'on explique le mot, elle est la Corédemptrice de l'humanité aux côtés du Sauveur, elle qui a été intimement associée au Christ dans l'œuvre de notre rachat au point qu'initialement tout a dépendu de son **Fiat.** Dans ces conditions comment imaginer que le Christ n'ait pas voulu l'asseoir à sa droite pour régner sur sa conquête qu'elle avait partagée avec lui ? Aussi dans sa liturgie l'Eglise associe-t-elle la royauté de Marie à sa Compassion au Calvaire. Elle chante, par exemple, à l'**Alleluia** de la Messe de N.-D. des Sept Douleurs : « Sainte Marie, la Reine du ciel, **la Souveraine du monde,** était debout pleine de douleur au pied de la croix de N.-S. Jésus-Christ. » Elle fait voir par là que la royauté de N.-D. a pour titre sa coopération à l'œuvre de notre salut.

Et par là aussi nous voyons que la royauté de Marie n'affecte et ne diminue en rien la royauté du Christ. Sans doute, comme celle du Christ son Fils elle s'étend à tout ; elle n'a de limites ni de temps, ni d'espace, ni de sujets ; elle est royauté au ciel, sur la terre, dans le purgatoire et sur l'enfer même. Mais cette royauté est en dépendance de celle de Jésus, Rédempteur du monde, parce que la Sainte Vierge n'est pas notre Rédemptrice, mais seulement co-rédemptrice, l'Associée du Rédempteur, la Coopératrice de la Rédemption.

En venant au nom du Seigneur lui demander son **Fiat** à l'œuvre du salut, l'archange Gabriel annonça à Marie que ce Sauveur serait Roi : « Le Seigneur Dieu lui donnera le trône de David, son Père, et il règnera éternellement sur la maison de Jacob. » Associée à ses droits de conquête, ne convenait-il pas qu'elle fut associée à ses droits à régner ? Dès là qu'elle devient Corédemptrice, elle devient l'associée du Sauveur dans son règne sur le monde.

III. — Comme l'élu de nos cœurs

Dans l'exposé des motifs de la proclamation du dogme de l'Assomption, Pie XII a fait une place à la croyance séculaire du peuple chrétien qui s'affirme par les églises dédiées à ce mystère, le patronage de N.-D. de l'Assomption sur nos cités. Ne peut-on pas dire la même chose de la royauté de Marie ? Elle a été plébiscitée à travers les âges par la reconnaissance des individus et des peuples. Cela commence dès les premiers siècles de l'Eglise, dès l'âge des Catacombes. Telle peinture des Catacombes de Priscille, du commencement du II[e] siècle, une peinture de l'Epiphanie, nous montre la Ste Vierge présentant son divin Fils à l'adoration des Mages. Et le remarquable, c'est que la coiffure de la Vierge rappelle celle des impératrices à cette époque.

Puis de tout temps dans la langue des Pères, des Docteurs, des Prédicateurs, expression et affirmation de la croyance commune, nous entendans toute la gamme des titres royaux. Ils la saluent tour à tour : Reine, Souveraine, Notre-Dame, Reine de l'Univers, Reine de tous les hommes, Reine des Anges, Reine du Monde, Reine du ciel, Reine de la création... C'est une véritable acclamation qui monte de la terre jusqu'à son trône, en Orient comme en Occident.

Et n'avons-nous pas entendu parler, de nos jours, de cette cathédrale de Port-Saïd qui serait dédiée à « Marie, Reine de l'Univers ». Pie XI voulut en quelque sorte mettre le sceau de son approbation à cet élan. Il envoya pour la consacrer un de ses légats ; il fit présent d'un collier en or, monté de diamants, pour la statue de Marie Souveraine ; il autorisa le diocèse de Port-Saïd à insérer dans les litanies : « Reine du Monde, priez pour nous. »

Ce n'est qu'un vol rapide des premiers siècles de l'Eglise à notre génération. Il y faudrait des pages et des pages. Toujours nous entendrions résonner la même acclamation de nos antiennes à la Sainte Vierge : **Ave, Regina cœlorum,... Regina cœli,... Salve Regina...**

Cette élection est allée jusqu'au don total de certaines âmes à la royauté de Marie.

« ... Si... la Sainte Vierge, a écrit S. L.-M. de Montfort, est la Reine et Souveraine du ciel et de la terre... n'a-t-elle pas autant de sujets et d'esclaves qu'il y a de créatures ? N'est-il pas raisonnable que parmi tant d'esclaves de contrainte, il y en ait d'amour qui, par une bonne volonté, obéissent, en qualité d'esclaves, Marie pour leur Souveraine ? Quoi ! les hommes et les démons auront leurs esclaves volontaires et Marie n'en aurait pas ? Quoi ! un roi tiendra à honneur que la Reine, sa compagne, ait des esclaves sur qui elle ait des droits de vie et de mort, parce que l'honneur et la puissance de l'un est l'honneur et la puissance de l'autre : et l'on pourrait croire que Notre-Seigneur, qui comme le meilleur des fils a fait part de sa puissance

[1] P. Canisius. *De Maria Virgine incomparabili.* l. 5, c. 13.

à sa sainte Mère, trouve mauvais qu'elle ait des esclaves ? A-t-il moins de respect et d'amour pour sa Mère qu'Assuérus pour Esther et que Salomon pour Bethsabée ? Qui oserait le dire et même le penser ? » *(Traité* n° 76).

* *

« Il ne faut donc pas s'étonner, comme on l'a écrit, si en de nombreux Congrès marials nationaux et internationaux, l'on a exprimé le vœu d'instituer une fête pour la Royauté de Marie, faisant écho à celle de la Royauté du Christ. Ce grand mouvement des âmes en faveur de la Royauté de Marie qui s'est accentué davantage ces dernières années, couronné par la fête liturgique de la Royauté de Marie, sera un des moyens les plus efficaces pour affirmer de nouveau les droits imprescriptibles de Jésus et de Marie sur les âmes rachetées par eux au prix de tant de douleurs. Le moyen le plus efficace pour hâter l'avènement du Règne du Christ dans les âmes est de hâter celui du Règne de Marie... Là où Marie règne, Jésus règnera aussi » (Roschini, O. S. M., *Maria,* I, p. 618).

Les apparitions de N.-D. de Fatima, en qui S. S. Pie XII aime à saluer la « Reine du monde » hâteront sans doute l'aboutissement de ces désirs, comme elles semblent avoir hâté la Consécration du genre humain au Cœur immaculé de Marie.

Et c'est pourquoi, avec le Pape, nous avons voulu saluer ce soir, en N.-D. de Fatima, Reine du Rosaire, des Douleurs et du Carmel, la Reine de l'univers racheté par le sang de Jésus.

XVI
Notre-Dame du Portugal

Fatima est de portée mondiale ; mais comment ne lui pas reconnaître d'abord un rayonnement national ? L'ange trois fois apparu en 1916 l'avait annoncé : « Tout peut vous offrir des occasions de sacrifices. Offrez-les au Seigneur en imploration pour la conversion des pécheurs. Attirez ainsi la paix sur votre patrie. J'en suis l'ange gardien, l'ange du Portugal. »

La Vierge l'avait promis : « Au Portugal se conservera la foi... » (3e apparition). « Je reviendrai avec l'Enfant Jésus qui veut bénir son peuple... » (5 app.). N.-S. avait tenu la promesse de sa Mère : pendant le grand prodige il était apparu à la gauche de la croix et avait béni la foule. Et cette bénédiction divine apportée à l'intercession de N.-D. de Fatima a renouvelé le Portugal. Nous en avons le témoignage d'autorités bien placées pour juger, celui des évêques portugais. On peut lire dans leur **Lettre** collective de 1942, à l'occasion du 25e anniversaire des apparitions cette attestation : « Quelqu'un qui aurait fermé les yeux, il y a 25 ans, et qui les rouvrirait maintenant ne reconnaîtrait plus le Portugal, tellement est profonde et étendue la transformation opérée par le facteur modeste et invisible des apparitions de Fatima ! Vraiment la Sainte Vierge veut sauver le Portugal. »

Voyons successivement cette **transformation** et qu'elle est **l'œuvre de Fatima.**

I. — Renouveau au Portugal

Le pèlerin de Fatima ou le touriste pressé, en voyage au Portugal, peut éprouver d'abord quelque désillusion. De loin, sur ce témoignage des évêques portugais, il avait imaginé une situation idéale et un pays de cocagne. Tout devait y être pour le mieux dans le meilleur des mondes ; une chrétienté des âges de foi ressuscitée, une sorte de paradis sur la terre où la volonté de Dieu était faite comme au ciel... Et il trouve en certains milieux un relent d'anticléricalisme ; il voit un pays aux prises avec certaines difficultés économiques ; il constate que le régime est d'ordre laïque avec séparation de l'Eglise et de l'Etat...

Peut-être serait-il bien, pour nous représenter le renouveau du Portugal, de nous en tenir à la comparaison que suggérait la lettre des évêques entre le Portugal il y a 25 ans — (maintenant 35 ans) — et le Portugal d'aujourd'hui.

Au temps des apparitions de Fatima, en 1917, le Portugal vivait, depuis sept ans, depuis la révolution d'octobre 1910, sous un régime républicain qui s'était déclaré nettement antireligieux. Pour la Franc-maçonnerie qui l'inspirait, la décadence du pays était imputable à son catholicisme traditionnel autant qu'à la royauté. Ceux qui détenaient le pouvoir avaient « juré d'y éteindre la foi dans l'espace de deux générations. » Ce furent donc d'abord toutes les lois sectaires que nous avons connues au temps du combisme : rupture des relations diplomatiques avec Rome, dissolution et spoliation des congrégations religieuses, confiscation des biens de l'Eglise, laïcisation de l'enseignement, loi du divorce. Cette obsession d'anticléricalisme avant tout, avait conduit au gâchis dans tous les domaines : financier, social, politique. En l'espace des 16 années de ce régime (1910-1926), le Portugal vit défiler huit présidents de la République, quelque quarante - quatre ministres, et subi une vingtaine de révolutions ou de pronunciamientos ; grèves sur grèves ont été déclenchées par des organisations bolchevistes ; le trésor public fut à ce point dilapidé que la Société des Nations envisagea de mettre ses finances sous contrôle étranger. Tant et si bien que le dégoût et la colère populaires finirent par balayer cette dictature maçonnique. La foule assaillit le siège du Grand-Orient à Lisbonne, en mai 1926. L'armée suivit et instaura un régime d'ordre.

Depuis on assista à une véritable renaissance.

Après le coup d'Etat du maréchal Gomez da Corta, celui qui est aujourd'hui le président Salazar, fut appelé au gouvernement en qualité de technicien en matière économique et financière. Auteur d'une thèse à la célèbre Université de Droit de Coïmbra, sur « La réduction des dépenses de l'Etat », il était professeur des sciences économiques à la même Université. Sa magnifique réussite le porta à la présidence. Son activité s'étendit alors à tous les domaines. La vie nationale en a été renouvelée : budget équilibré chaque année, modernisation technique à travers tout le pays, ordre établi et paix civile assurée malgré les passions partisanes.

On s'est étonné parfois que M. Salazar, ancien chef de la jeunesse catholique et très intime ami, alors, de celui qui est aujourd'hui le patriarche de Lisbonne, S. Em. le cardinal Gonçalves Cerejeira, n'ait pas reconnu au catholicisme son antique privilège de religion d'Etat. Le président s'en est expliqué très nettement et récemment encore :

« Compte tenu de tout, le meilleur chemin à suivre, semble-t-il alors, était, non que l'Etat adoptât officiellement une religion, mais reconnût que la religion catholique était professée par la grande majorité de la nation. Cette solution paraissait plus conforme aux exigences des temps modernes, à l'état d'esprit du pays, à la diversité de l'ensemble national constitué par la métropole et par les territoires d'outre-mer.

Elle sauvegardait la liberté d'action de l'Etat tout en laissant à l'Eglise les libertés fondamentales auxquelles elle s'était habituée et qu'elle considère comme

indispensables à son redressement... Là où l'Etat paye, il a toujours tendance à imposer ses conditions en tout domaine, fut-ce en matière religieuse... Comme catholique, je crois que l'Eglise doit préserver avant tout sa liberté et accepter en échange les sacrifices nécessaires. Comme chef de gouvernement, j'ai des devoirs envers les catholiques et aussi envers ceux qui ne le sont pas. Je me dois de faire prévaloir des solutions qui sauvegardent la liberté religieuse de tous les portugais et qui écartent les malveillances ou la désunion » (Christine Garnier, *Vacances avec Salazar).*

II. — Fatima, facteur de ce renouveau

Au dire des évêques du Portugal, cette amélioration de la vie nationale et cette progression de la vie catholique, a été « opérée par le facteur modeste et invisible des apparitions de Fatima ».

Ceux qui écrivent l'histoire ne nous ont pas accoutumés à remonter jusqu'à ces causes surnaturelles. Je ne me souviens pas, par exemple, que « **le Nouveau Portugal** » de Friedrich Sieburg, l'auteur de **Dieu est-il Français ?** fasse seulement allusion aux événements de Fatima. Ils n'écrivent pas l'histoire à la manière de Bossuet en tenant compte de « Celui qui règne dans les cieux et de qui relèvent tous les empires ». Si vous leur faites remarquer cette lacune de leur silence sur Fatima, dans l'explication de ce renversement inespéré de la situation au Portugal, ils vous objecteront peut-être : mais les apparitions de Fatima datent de 1917, le renouveau du Portugal, du coup d'Etat militaire de 1926. Presque dix années séparent les deux événements. Ce serait vraiment une cause de salut à retardement...

A quoi nous pouvons répondre : Qu'est-ce qu'une décade d'années dans l'histoire d'un peuple ? Personne ne niera que la France du XV^e siècle a été sauvée par Jeanne d'Arc. Et pourtant ce salut ne s'accomplit pas du jour au lendemain, dès la victoire d'Orléans (1429) ou le Sacre de Reims, ou le sacrifice de l'héroïne sur son bûcher de Rouen (1431), mais seulement après quelque vingt ans encore quand l'indolent Charles VII, grâce à l'élan donné par Jeanne d'Arc finit par reconquérir son royaume (1453).

Ils insisteront. Il apparaît manifestement que cette transformation fut l'œuvre de Salazar et de son équipe, de leur génie, de leur intégrité, de leur labeur, que reconnaissent leurs adversaires eux-mêmes. Sans eux, le pays ne serait pas sorti des fondrières où le régime sectaire de 1910 l'avait enlisé !

Et sans doute la Providence s'est servie des hommes. Nous ne prétendons pas que N.-D. de Fatima ait mené le coup d'Etat militaire de 1926 et ait pris en main le gouvernement, couronnée « Reine terrienne », comme parlait Villon, par son peuple portugais. Ni N.-D. de Lépante n'a ainsi sauvé l'Eglise, ni N.-D. de la Marne sauvé la France. Mais les apparitions de Fatima ont réveillé le sentiment religieux profond du peuple portugais ; ce peuple a réagi victorieusement contre tous les sursauts du sectarisme : manifestations sacrilèges, barrage des routes vers la Cova, destruction du sanctuaire à la dynamite... ; il s'est créé un climat nouveau.

Ce ne sont pas là affirmations générales gratuites, à vol d'oiseau, sans souci de la notion du temps. On pourrait apporter à l'appui de ces assertions tel fait concret assez significatif. Tel celui des élections qui eurent lieu au lendemain même du prodige inouï de la Cova da Iria, le 14 octobre 1917, et quand, depuis près de six mois déjà il n'était question à travers tout le Portugal que des événements de Fatima : à Leira, dont dépend Fatima, ces élections donnaient aux catholiques une majorité de 750 voix et à Lisbonne même, la capitale, les partis antireligieux perdaient presque 103.600 suffrages. Sans ce revirement d'opinion, l'expérience Salazar n'eût pu réussir. Et c'est un fait que l'homme d'Etat était déjà venu deux fois à Lisbonne pour tenter le redressement de son pays. Et deux fois il avait abandonné, impuissant, découragé, avouant catégoriquement qu'il n'y avait rien à faire, S'il a enfin réussi, si, sans révolution, il a pris les leviers de commande, s'il a pu faire accepter sa politique, malgré ses austérités et son caractère de pouvoir personnel, il le doit au changement opéré dans les âmes et dans l'opinion ; et un tel changement s'origine aux prodiges de Fatima.

Pour des raisons politiques fort honorables, celle par exemple de ne pas donner prise à la rumeur d'exploiter au profit de son régime N.-D. de Fatima, le président Salazar s'est abstenu de paraître officiellement aux grandioses pèlerinages de la Cova. Mais il a voulu y aller à titre privé, sans aucun honneur spécial, en dehors de toute pompe officielle. Et l'on imagine assez bien quelle fut la prière de ce chrétien : il est de la lignée du Maréchal Foch qui ne se disait que l'instrument de la Providence.

Ce serait faux de nier de la part des hommes ; mais ce serait faux aussi, et respect humain et ingratitude de taire la protection de N.-D. du Portugal.

* *

Reine du Portugal, la T. S. Vierge l'est officiellement depuis le 25 mars 1646, où le roi don Jean IV la proclama solennellementt patronne de son royaume. L'Eglise du Portugal a voulu s'en souvenir en marquant d'un jubilé marial l'anniversaire de cette consécration, comme nous avons fait en France en 1938, le jubilé du Vœu de Louis XIII. Les évêques du Portugal ont rappelé les souvenirs historiques des bénédictions de Marie sur leur pays, afin de montrer au Portugal que c'est toujours sa main gentille et caressante qui le guide et le bénit dans ses entreprises.

Ils ont surtout nommé Fatima, preuve évidente que du côté de Marie le pacte de 1646 reste en pleine vigueur. Fatima leur aura valu d'être préservés des atrocités de la guerre civile qu'a connues l'Espagne voisine et de rester, cette fois, en dehors du conflit mondial. N.-D. de Fatima leur vaudra surtout la gloire de voir la consécration du monde à son Cœur immaculé, si longtemps souhaitée, attachée au souvenir de ses apparitions.

N'est-ce pas une récompense de la dévotion séculaire du Portugal à ce mystère de la T. S. Vierge qu'il honore comme patronne dans ce privilège de son Immaculée Conception ?

XVII

Fatima et la Russie

Nous avons parlé de l'heureuse influence qu'ont eue les apparitions de Fatima sur l'orientation de la vie religieuse et nationale du Portugal ; vous attendez peut-être que je vous parle de leur répercussion sur le destin de la Russie. On dit, en effet, assez souvent que N.-D. de Fatima a annoncé à Lucie la conversion du peuple russe. Et nous y sommes d'autant plus intéressés qu'il est aujourd'hui le cauchemar de l'Europe et même de toutes les nations.

Est-il vrai que les rapports de Lucie, la seule voyante survivante de Fatima, contiennent des

prophéties relatives à la Russie ? Quelle est la valeur, si elles existent de ces prophéties : paroles authentiques de la Sainte Vierge ou imagination de la voyante ? Quelles espérances peuvent-elles faire naître en nous et à quelles conditions ? Ce sont ces questions auxquelles je voudrais répondre, avec toute la prudence qu'exige un pareil sujet, où l'on prend trop facilement ses désirs pour des réalités et où le penchant de beaucoup pour les prophéties, surtout en période inquiète, — qu'on se rappelle les prophéties de guerre — hypertrophie la crédulité.

Authenticité et valeur des révélations de Fatima sur la Russie ; **espoirs et exigences** qu'elles contiennent : voilà nos sujets de réflexion et, je le voudrais aussi, de réconfort pour l'avenir et de générosité dans la prière et le sacrifice.

I. — Authenticité et valeur

A la demande des autorités religieuses, Lucie a écrit des récits de plus en plus circonstanciés sur les manifestations de Fatima. Or il est bien vrai que certains de ces rapports renferment des prédictions sur la Russie.

C'est ainsi, qu'au dire de Lucie, à la 3e apparition (13 juillet), la Vierge aurait déclaré :

« Si l'on écoute mes demandes, la Russie se convertira et l'on aura la paix. Sinon, elle répandra ses erreurs par le monde, provoquant des guerres et des persécutions contre l'Eglise. Mais enfin mon Cœur immaculé triomphera ; la Consécration au Cœur immaculé se fera ; la Russie se convertira et un temps de paix sera donné au monde. »

Il est donc bien vrai que les récits de Lucie annoncent la conversion finale de la Russie.

Alors beaucoup font ce raisonnement : au témoignage de la Voyante, N.-D. de Fatima a prédit que la Russie se convertirait. L'Eglise approuve, encourage, bénit le culte de N.-D. de Fatima et le document fondamental sur les apparitions : « **Le Miraviglie di Fatima** » du P. da Forseca, S. J., professeur à l'Institut Pontifical biblique de Rome, a été publié par les presses vaticanes. Donc nous ne pouvons douter de cette conversion... Pourtant, ce n'est pas une raison.

D'abord, en approuvant les révélations privées, comme celle de la Ste Vierge à Lucie, l'Eglise n'oblige jamais à les croire. Son approbation signifie seulement qu'elle n'y rencontre rien qui soit contraire à la foi ou aux bonnes mœurs, qu'elles sont probables et pieusement croyables, qu'on peut les lire sans danger et même avec profit. L'Eglise nous impose de croire les vérités révélées qui sont contenues dans l'Ecriture Sainte ou dans la Tradition et qu'elle propose à notre foi ; l'Eglise nous permet de croire, de foi humaine, des révélations privées qui ont les garanties de l'orthodoxie et de la crédibilité historiques : l'Eglise n'engage pas plus avant sa responsabilité.

Alors, quelle est, en définitive, la valeur des révélations de Lucie ? La valeur uniquement du témoignage de la voyante. Et si nous ne pouvons mettre en doute sa sincérité, il n'empêche qu'elle reste faillible comme toute personne même de bonne foi ; qu'elle a pu mal interpréter telle révélation de la Ste Vierge, mêler ses propres imaginations aux manifestations surnaturelles reçues, les altérer après coup involontairement, surtout dans ses derniers récits écrits plus de vingt ans après les apparitions.

Ceci dit, pour bien établir le partage entre ce qui est objet de foi divine et objet de foi humaine, revenons au cas particulier qui nous intéresse : les prédictions dde Fatima relatives à la Russie. Des fidèles trop simplistes concluaient : « Nous ne pouvons en douter. » Sans aller jusque là, sans tenir surtout que nous devons y croire comme à un article du **Credo**, faut-il, à l'opposé, leur dénier toute valeur, les tenir pour des illusions manifestes de la voyante, blâmer comme gens crédules ceux qui y accrochent leur espoir ? Ici encore, sans proposer un jugement scientifique, tenons-nous-en à telle indication qu'il ne semble pas téméraire de relever, de l'attitude de l'Eglise. Par exemple, dans la formule de Consécration au Cœur immaculé de Marie, par Pie XII au 25e anniversaire des apparitions de Fatima (13 mai 1942), n'avons-nous pas tous été frappés de l'allusion manifeste faite à la Russie :

« Aux peuples séparés par la discorde ou par l'erreur, en particulier à ceux qui professent envers vous une dévotion spéciale, chez qui il n'y avait pas une maison qui ne montrât une icône vénérée (aujourd'hui peut-être cachée et réservée pour des jours meilleurs), donnez la paix et conduisez-les à l'unique bercail du Christ sous l'unique et véritable Pasteur. »

Par exemple encore, lors de grands pèlerinages à Fatima, comme celui grandiose d'octobre 1951, n'avons-nous pas entendu des évêques demander et diriger des prières publiques pour la Russie ? Encore une fois, ce ne sont qu'indications, mais qui autoriseraient à ajouter une certaine créance aux prédictions de Fatima sur le retour de la Russie à Dieu et à l'Eglise, sans mériter d'être jugés pour autant, gens trop crédules, hommes d'illusions, chimériques rêveurs.

II. — Espoirs et exigences

Dans le ciel sombre qui pèse sur le monde, Fatima permet donc une lueur d'espoir. Une lueur. Car les dire de Lucie sont conditionnés, ils ne fixent aucune date, ils font même redouter le pire. Et il semble, parfois, que nous marchons vers ces redoutables échéances :

« Si l'on écoute mes demandes, la Russie se convertira et l'on aura la paix. Sinon, elle répandra ses erreurs par le monde provoquant des guerres et des persécutions contre l'Eglise. »

C'est en 1917 que la Ste Vierge aurait prononcé ces paroles. Et la pieuvre soviétique n'a cessé d'étendre ses tentacules sur le monde et d'essayer d'étouffer la religion et l'Eglise, selon les déclarations catégoriques des maîtres de la Russie nouvelle : « ...Lénine exigeait que les « sources de la foi et de la religion soient expliquées aux masses en partant des bases matérialistes ». Le parti ne saurait être neutre à l'égard de la religion. Staline a dit que le parti « devait mener une propagande active contre les préjugés de la foi et de la religion » (Pravda, 20-6-48). Et malgré le rideau de fer, nous savons quelle persécution l'U. R. S. S. mène contre l'Eglise catholique, ses évêques, ses prêtres, ses fidèles dans les pays satellites.

Pourtant les prédictions de N.-D. de Fatima s'achevaient sur une vision de paix :

« Mais enfin mon Cœur immaculé triomphera ; la Consécration au Cœur immaculé se fera ; la Russie se convertira et un temps de paix sera donné au monde. »

Il semble qu'il y ait un lien entre cette consécration et la conversion de la Russie. La consécration a été faite solennellement et instituée la fête du Cœur immaculé de Marie. Ne sommes-nous pas fondés à espérer ?

A espérer d'abord, comme s'exprimait Pie XII dans l'acte de consécration, le retour « à l'unique bercail du Christ sous l'unique et véritable Pasteur » de ces chrétiens de Russie, toujours fidèles

à la Vierge, mais retranchés de l'Eglise romaine par le schisme ? Cela s'est vu à d'autres époques de l'histoire, par exemple au XIII[e] siècle, au Concile de Lyon (1274) et au XV[e] siècle au Concile de Florence (1438). Et on sait quelle nostalgie d'unité travaille aujourd'hui les chrétientés séparées et quel élan de prières nous soulève chaque année, pendant l'octave de prières pour l'Unité de l'Eglise, dans l'un et les autres camps : catholique, protestants, orthodoxes.

A espérer aussi la conversion du communisme athée. Dieu a fait les nations guérissables comme les individus. Il y a eu ces derniers temps de retentissantes conversions de chefs communistes, de par le monde : un Louis Budenz et un Douglas Hyde par exemple, conquêtes tous les deux de la T. S. Vierge, et des nations ont remonté le courant, au prix du sang de martyrs comme en Espagne, ou par la sagesse et le travail d'un homme comme au Portugal.

Même humainement, en tenant compte seulement des leçons de l'histoire, nous n'avons pas motif de désespérer. Mais quand verrons-nous combler cet espoir ? C'est le secret de Dieu. Et il faut prendre garde d'attendre pour aujourd'hui la réalisation d'authentiques prophéties.

Presque jamais, en effet, les prophéties n'assignent de date déterminée. Et nos mesures du temps ne sont pas celles de Dieu. Personne qui mette en doute la prophétie de S. L.-M. de Montfort sur les apôtres des derniers temps (Traité n[os] 47, 48, 54-60). Mais quand il ajoute : « j'ai dit que cela arriverait particulièrement à la fin du monde, et bientôt... », qui ne voit qu'il s'agit d'un **bientôt** dans les perspectives divines, qui sont celles de l'éternité ? Si les prédictions de Fatima ne nous révèlent pas l'heure historique de la conversion de la Russie, elles en posent les conditions : la prière, la pénitence, la consécration au Cœur immaculé de Marie. C'est cela qu'il ne faut pas perdre de vue. Ce sont ces exigences et ces conditions que nous devons avoir à cœur de réaliser chacun pour notre part.

Priez pour le retour à l'Eglise catholique de tant d'Eglises dissidentes et pour le retour à Dieu de tant de nations qui ont officiellement ou pratiquement apostasié ; faire pénitence en réparation des péchés par l'accomplissement intégral de notre devoir de chrétien ; vivre la consécration que nous avons faite au Cœur immaculé de Marie : voilà les exigences de Fatima et les incessants appels du Souverain Pontife au monde. Sans cela, nos espoirs seraient vains. La Ste Vierge a posé une condition : « **Si l'on écoute mes demandes.** »

* *

Le 14 août 1941, veille de l'Assomption, rendait son dernier soupir, au camp de la mort d'Auschwitz, hostie volontaire et héros de la charité, le Père Maximilien Kolbe, dont la cause de béatification est aujourd'hui commencée. On l'a surnommé « le fou de Notre-Dame ». Lui se nommait le « chevalier de l'Immaculée » et déclarait qu'il combattait pour elle. Il créa son domaine, Niepokalanow, vraie cité industrielle où travaillaient dans le silence 700 Frères conventuels : architectes, ingénieurs, agrégés, tous sous la même bure usée et rapiécée, qui se saluaient entre eux au nom de « Maria », la Patronne de l'entreprise, comme on l'appelait.

Quand on lui demandait son secret, il répondait : « L'Immaculée est notre Reine. Elle est toute notre vie. C'est elle qui fait tout ! Par elle nous voulons gagner au Christ toutes les âmes, dans le monde entier, celles qui sont et celles qui seront jusqu'à la fin des temps. » Un visiteur déclarait : « Je suis communiste, mais je dois vous dire que c'est la première fois que je trouve mes idées réalisées. Vous êtes de vrais communistes. »

Il avait dit un jour à ses frères : « Vous verrez un jour la statue de l'Immaculée au centre de Moscou, au plus haut du Kremlin !... Avant que cela n'arrive, nous devrons passer par une épreuve de sang. »

Prophétie pareille à celle de Fatima. Prions Marie d'abréger l'épreuve de sang et de se souvenir du martyre du P. Kolbe et de tant d'autres. Et pour compléter, ajoutons nos prières et nos sacrifices à son Cœur immaculé.

XVIII

N.-D. de Fatima et N.-D. de Lourdes

Un historien de N.-D. de Fatima rapporte ce souvenir : « Dans une église de Madrid, ce que j'ai vu en la chapelle de la Ste Vierge m'a singulièrement frappé et aussi réjoui. Sur le retable de l'autel (une de chaque côté de la croix), deux belles statues d'égale grandeur : N.-D. de Lourdes et N.-D. de Fatima. Elles se faisaient pendant, sollicitant et recevant les mêmes hommages de filial amour, de vénération, de confiance... » [1].

Il est très naturel à des Français de ne pas parler de Fatima sans se souvenir de Lourdes. Peut-être même y entre-t-il, parfois, un peu de chauvinisme bien étranger à l'esprit catholique, comme si nous avions à craindre que Fatima fît concurrence à Lourdes...

Si nous rapprochons aujourd'hui ces deux grandes manifestations modernes de Notre-Dame, c'est parce que, en effet, elles se font bien pendant et par **la beauté de l'apparition,** et par **l'essentiel de leur message,** et par **les foules de leur pèlerinage.** Nous y retrouvons la même Vierge toute belle, qui nous rappelle à l'esprit de l'Evangile et réveille la torpeur du monde à coups de prodiges.

I. — La beauté de l'Apparition

Notez d'abord le même enthousiasme de Bernadette et des voyants de Fatima devant la beauté de la Dame. Son vêtement n'est pas tout-à-fait le même à la Grotte et sur le chêne vert ; mais son visage est beau, supérieurement à tout autre qu'on peut voir ou imaginer.

Après la première apparition, Bernadette disait à Toinette : « Tu sais, quand j'étais à genoux, je voyais dans ce trou du rocher une fille en blanc, avec une ceinture bleue et un voile et un chapelet. Elle était jolie comme les petits enfants de cire. » Que la comparaison est bien d'une petite paysanne qu'ont ravie les bébés de cire aux devantures des magasins ! Lors de son interrogatoire par le commissaire Jacomet, celui-ci lui demanda entre autres choses : « Tu dis qu'elle est belle, Comment est-elle belle ? — Plus belle que toutes les dames que j'ai vues, répond Bernadette. — Pas plus belle que Mesdames X. et Z., insiste le commissaire, qui lui cite les noms de quelques personnes connues dans Lourdes pour leur beauté. — Ces dames-là, réplique assez expressivement la petite, ces dames-là « ne peuvent pas y faire ». — Et l'on n'a pas oublié sa malice à un curé du voisinage qui lui demandait pour la vingtième fois : « Et, dites, elle était jolie la Sainte Vierge ? — Oh ! oui ! Monsieur le Curé, bien plus jolie que vous ! »

[1] Rambaud, O. P., *La Dame toute belle*, p. 177.

Pareillement, à Fatima, la petite Jacinte surtout ne sait que parler de la Dame, « si belle, si belle ». Et on se souvient de sa réplique à sa maman, qui entend la conduire à la fête de S. Antoine, le 13 juin, pour l'empêcher de retourner à la Cova : « Toi non plus tu n'iras pas, je t'emmènerai à l'église voir S. Antoine. — S. Antoine n'est pas joli. La Dame l'est tellement plus. » Et un autre jour elle aura une réponse pareille à celle de Bernadette au commissaire. Un groupe de quelques jeunes filles était venu à Aljustrel. L'une d'elle, tout de blanc vêtue, était d'une rare beauté. On la désigna à Jacinte : « Cette demoiselle ne ressemble-t-elle pas à la Dame que tu as vue ? — La senhorita est en effet très belle, reconnut la bergère, mais la Dame que j'ai vue l'était encore beaucoup plus. »

Allons plus à fond. On pourrait dire que la beauté unique de Marie est de toutes ses apparitions. Ste Catherine Labouré écrivait déjà à son directeur : « Sa figure était de toute beauté, je ne saurais la dépeindre. » Quand les artistes présentent aux voyants le modèle qu'ils ont exécuté sur leurs indications et demandent : « Elle était belle comme çà ?... » ces voyants répondent avec Bernadette : « Oh ! Monsieur, elle était bien plus belle que ça ! » et tous ces heureux privilégiés n'ont qu'un même désir : la revoir et même mourir au plus vite pour la revoir et la revoir toujours, comme dans le cantique :

Je veux te voir...
Oh ! laisse-moi monter au ciel.

II. — L'essentiel de leur message

Ce par quoi Lourdes et Fatima nous ramènent aux mêmes pensées, c'est surtout par la ressemblance des éléments substantiels de leur message.

La Vierge qui apparaît à Bernadette quand l'enfant récite son chapelet, qui porte elle-même le chapelet suspendu à son bras et l'égrène en même temps que la voyante, qui lui demande de porter un chapelet bien à elle et de s'en servir, n'est-ce pas déjà cette N.-D. du Rosaire de Fatima, qui, là encore, viendra à l'heure du chapelet des enfants, ne cessera de leur redire de le réciter chaque jour, insistera pour qu'on solennise sa fête du Rosaire ?

Celle qui se nomme à Lourdes : « Je suis l'Immaculée Conception », comme pour confirmer la proclamation de ce privilège par Pie IX, ne prépare-t-elle pas déjà les voies à N.-D. de Fatima qui viendra demander cette consécration du genre humain à son Cœur immaculé que fera Pie XII : « Je viendrai demander la Consécration du monde à mon Cœur immaculé... Mon Cœur immaculé triomphera... La Consécration au Cœur immaculé se fera » ?

N'entendons-nous pas, presque dans les mêmes termes à Lourdes et à Fatima, le rappel de la primauté du spirituel, de l'unique nécessaire de l'Evangile, de la recherche du royaume de Dieu avant tout. La Ste Vierge a dit à Bernadette : « Je ne vous promets point de vous rendre heureuse en ce monde, mais dans l'autre. » Et à Fatima, elle a dit à Lucie qui implorait la guérison du petit Jean Carreira : « Je ne le guérirai ni le tirerai de la pauvreté, mais je lui donnerai mieux... »

Enfin la mission de N.-D. à Lourdes et à Fatima n'a-t-elle pas ce même objectif : l'invitation à la prière et à la pénitence pour la réparation du péché et la conversion des pécheurs ? « Pénitence, pénitence, pénitence », répète-t-elle à Lourdes ; « Sacrifiez-vous pour les pécheurs », ne cesse-t-elle de dire à Fatima.

A Lourdes la Ste Vierge ne se montre pas dans un appareil de tonnerre et d'éclairs ni sous un ciel apocalyptique ; elle parle moins longuement qu'à Fatima ; il n'y a jamais eu 40.000 personnes autour de la petite voyante. Mais cela c'est le décor et le dehors. Pour ce qui est du mesage au monde, c'est le même substantiellement : Notre-Dame, Reine du Rosaire et Vierge immaculée, vient nous rappeler qu'il faut chercher avant tout le royaume de Dieu ; elle vient supplier ses enfants, à cause de leurs frères qui l'oublient, de prier et de faire pénitence afin de réparer le péché des hommes et d'obtenir, de la miséricorde de Dieu, la conversion des pécheurs.

III. — Les foules de leurs pèlerinages

Notre-Dame avait demandé à Bernadette qu'on élevât une chapelle au lieu où elle était apparue et qu'on y vînt en procession. A Fatima, à la suggestion de Lucie d'abord et ensuite de sa propre initiative, elle a voulu une chapelle à la Cova. Et depuis, à Massabielle et à la Cova, les pèlerins n'ont cessé de venir et de processionner.

Ils sont venus si nombreux à Lourdes que déjà, il y a 50 ans, Huysmans intitulait son livre : **Les foules de Lourdes.** Depuis, elles sont devenues des multitudes ; de Pâques à la fête du Rosaire et même au-delà, Lourdes ne désemplit pas ; les pèlerinages français et étrangers se succèdent sans interruption ; quelques-uns comme le National et le pèlerinage du Rosaire conduisent à Lourdes 40, 50, 60.000 pèlerins, la population d'une ville. En 1951, les statistiques officielles ont accusé pour l'année un million et demi de pèlerins.

A Fatima, déjà le total annuel atteint ce record. Le flot n'est pas aussi continu et ne se déverse guère que le 13 de chaque mois, de mai à octobre, aux anniversaires des apparitions. Mais alors il s'enfle et grossit dans des proportions inconnues à Lourdes, des centaines de mille la même journée : à la clôture de l'Année Sainte (13 octobre 1951) on a parlé d'un million et S. Em. le cardinal Gerlier déclarait à la presse n'avoir jamais eu l'impression d'une pareille multitude ni à Lourdes aux plus grands pèlerinages, ni même à Rome pour la définition du dogme de l'Assomption.

Autre peut-être la physionomie du pèlerinage de Lourdes et des pèlerinages de Fatima. Ceux-ci en sont encore à leur période d'organisation, avec prédominance des foules portugaises, encore qu'on y vienne nombreux d'Europe et d'Amérique du Sud. Mais c'est le même élan, l'effusion, des mains de la Vierge, des mêmes grâces de santé du corps et de salut des âmes. Lourdes et Fatima sont les deux pèlerinages mondiaux de notre temps. Ils sont, pour notre siècle, ce que fut S. Jacques de Compostelle pour le Moyen Age. Avec la rapidité des transports, plus besoin de relais ; mais sur place ils font surgir des villes nouvelles. Ils sont surtout, grâce à l'intervention de N.-D. toujours à l'œuvre pour notre salut, des foyers où se réchauffent la foi, l'espérance et la charité.

* *

« Il n'y a plus de Pyrénées », se serait écrié Louis XIV en disant adieu à son petit-fils, le duc d'Anjou, proclamé roi d'Espagne sous le nom de Philippe V. Il n'y a pas de Pyrénées pour l'Eglise catholique qui partage la même foi sous toutes les latitudes et la même confiance en la médiation de la T. S. Vierge. Il n'empêche que la parole historique prend désormais un sens nouveau.

Surtout pour ceux qui viennent des extrémités de la terre, Lourdes et Fatima se trouvent sur la même trajectoire ; Lourdes et Fatima sont les deux grandes étapes d'un même pèlerinage. Et c'est